

## La fête du samedi

Yuri Herrera

Number 71, Winter 2018

Les nouveaux romanciers mexicains

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/86952ac>

[See table of contents](#)

### Publisher(s)

L'Inconvénient

### ISSN

1492-1197 (print)

2369-2359 (digital)

[Explore this journal](#)

### Cite this article

Herrera, Y. (2018). La fête du samedi. *L'Inconvénient*, (71), 8–9.

# LA FÊTE DU SAMEDI

*Yuri Herrera*

Il le vit, en se réveillant, dans le troisième autobus à mi-chemin du retour. Il ne dormait jamais assis, mais les deux trajets précédents lui avaient éreinté la carcasse et dans le dernier tronçon il s'était laissé aller.

L'homme le regardait avec sympathie, comme s'il voulait adopter un chiot ou congratuler un enfant.

– Agréable, hein ? On voit que t'as piqué un de ces roupillons qui donnent envie.

Il acquiesça de la tête, se nettoya bruyamment le nez en expirant un peu d'air, se décrota les yeux.

– De retour maintenant ? poursuivit l'homme.

Il acquiesça de nouveau. Regarda par la fenêtre. Dans le reflet de la vitre, il vit que l'homme continuait de lui sourire. Il se tourna vers lui. C'était un homme propre. Qui sait pourquoi, ce fut la première chose qui lui vint à l'esprit. Impeccablement rasé, la chemise attachée jusqu'à l'avant-dernier bouton, sous laquelle on pouvait voir une chaîne en or qui soutenait probablement un crucifix.

– Oui, t'as l'air de quelqu'un qui revient.

– Ah bon ? Comment ça ?

– On peut voir, même de loin, que tu viens de boucler quelque chose et non d'en commencer une, pas vrai ?

Futé, le type, pensa-t-il. Ou bien c'étaient ses dernières années qui se voyaient sur son visage.

– Quelque chose comme ça, répondit-il.

Il regarda une autre fois vers l'extérieur, pensa à toutes ces fuites qui le poussaient d'un lieu à l'autre, qui le faisaient monter dans un bus et dans un autre. C'était comme ça

depuis longtemps, depuis si longtemps que les raisons pour lesquelles il s'échappait se mélangeaient. Une femme, une dette, une dette à une femme, des hommes avec des pincés.

– Tu retournes dans ta petite maison ou tout comme.

Ils regardèrent le siège en avant d'eux pendant quelques kilomètres, puis l'homme continua :

– Il n'y a rien comme l'endroit d'où on vient, pas vrai ? Qu'est-ce qui t'a manqué le plus ?

Comment ? Pendant longtemps, pendant les premières années, il ne s'était pas posé la question, il était heureux d'être loin. Mais tout dernièrement, il avait commencé à humer des plats et des gens qui lui semblaient incomplets parce qu'ils venaient d'ailleurs, d'ici, et les souvenirs lui remontaient par le nez. Et puis l'envie de retourner vérifier si les choses et les personnes derrière ces souvenirs étaient réellement importantes. Ce qu'il désirait le plus, c'était sans doute d'être reconnu par ses lieux passés, par les murs, les coins de rue. Mais il répondit :

– La nourriture.

– Évidemment, bien sûr, une bonne petite grillade, pas vrai ? Tout le monde revient pour ça.

– Des œufs en sauce, dit-il. En réalité, il n'avait pas envie de converser, mais depuis qu'il était parti, l'envie irrésistible de quelques œufs à la sauce verte lui était venue.

– Ça aussi, pour sûr, ma reine les fait numéro un, si tu voyais ça.

Ils regardèrent de nouveau vers l'avant, mais l'homme énumérait à voix basse quelques plats : *escamoles*, grillade,

*carnita asada*, évidemment.

Il restait dix minutes tout au plus au trajet. Cela lui coûtait de reconnaître les environs, car les terres qui constituaient auparavant la campagne étaient maintenant balafrees de condominiums, de surfaces asphaltées, de centres commerciaux.

– À propos, on ne s'est pas présentés, dit l'autre, et l'homme dit son nom.

Puis il dit le sien. Il n'avait pas encore fini de le dire que l'attitude de l'homme avait changé : il le sentit dans la main qu'il lui tendait, soudainement rigide, qu'il retira rapidement.

– Suazo ? dit-il, comme s'il répétait le nom d'une maladie.

Il ne répondit pas.

– Lesquels Suazo ?

Il dit lesquels.

L'homme posa ses mains sur ses cuisses et il les serra si fort que c'était comme si des couteaux allaient en sortir. Il n'arrêtait pas de le regarder, enfonçant ses yeux dans les siens.

– Les Suazo sont des fils de pute, des sales fils de pute. Tous.

À une autre époque, il lui aurait déjà fait avaler ses dents à grandes raclées. Mais en ce moment même, il était fatigué. De nombreuses choses et même des noms. Il regarda une autre fois par la fenêtre.

Dans le reflet de la vitre il vit que l'homme regardait vers l'allée. Il n'y avait plus de sièges libres.

– Tu viens d'arriver, peut-être que t'es différent, peut-être que tu sais pas. Je voulais pas t'offenser.

– Quoi ? demanda-t-il.

– Tu sais pas.

– Non.

– Ton cousin, El Gato, c'est ton cousin, non ?

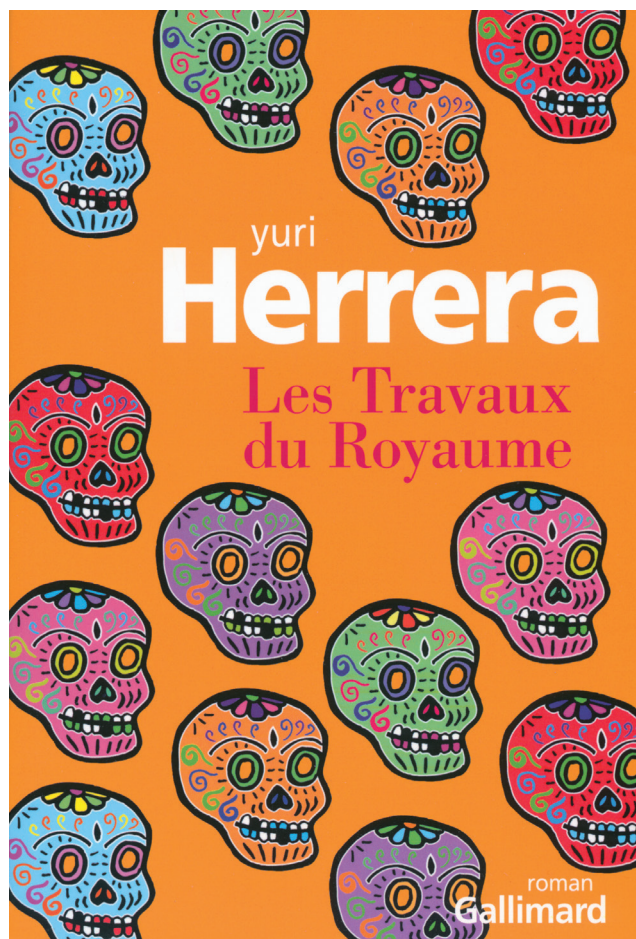
– Oui.

– Il baise ma fille, ce fils de pute, il l'a prise de force.

L'homme pleurait presque, il serrait les poings. El Gato. Il aurait voulu s'en étonner, mais il reçut la nouvelle sans surprise. La surprise aurait été qu'on lui dise qu'El Gato était devenu un type sympathique. Il avait l'habitude de traîner toute la journée dans la rue, à traficoter, à faire des combines, observant qui se bourrait la gueule, qui revendait, qui il pourrait baiser. Il approchait les filles qui passaient devant sa maison en leur soufflant des obscénités à l'oreille. Il adorait les faire fâcher. Un jour, El Gato lui avait proposé ainsi qu'aux autres cousins, tous âgés de six ou sept ans de moins que lui :

– Vous voulez voir comment on baise ?

Et tous les cousins de répondre : oui, oui, oui. Il les avait conduits chez lui, les avait installés dans une armoire, laissant la porte entrouverte, et il avait dit : restez là, ne faites pas de bruit. Au bout d'un moment, il était revenu avec une fille du voisinage et il avait commencé à la baiser, en la plaçant pour qu'ils pussent la voir et, en même temps, pour mimer des airs de triomphe : il fronçait la bouche comme pour dire « C'est bon, n'est-ce pas », en levant un pouce dans les airs, et il se ruait avec force sur la fille. Après avoir terminé, il était sorti de la chambre avec elle et les cousins étaient restés là en silence jusqu'à son retour, environ une heure plus tard, parce qu'il avait dû la raccompagner à sa maison. Ils étaient



terrorisés, mais à ce moment ils avaient dit que oui, il était génial. Ils n'avaient plus évoqué le sujet ensuite.

L'autobus arrivait à la gare routière. L'homme se leva et lui tendit de nouveau la main.

– Mes excuses. Bon, alors on se voit samedi.

– Samedi ?

– C'est vrai, t'es pas au courant. La fête a lieu samedi.

– Quelle fête ?

– Les noces. De ton cousin et de ma fille. Quoi ? tu pensais qu'il allait juste la baiser et que nous allions laisser faire comme si de rien n'était ? Pas du tout.

L'homme bougea plusieurs fois la tête de haut en bas, comme pour appuyer ce qu'il venait de dire. Il dit ensuite :

– Régale-toi, bonne bouffe.

Et il descendit de l'autobus.

Un courant d'air entra par la porte ouverte. L'odeur du pays natal. ■